



Imp. Romain 64 r. 5^e Ann. Paris.

Planche N^o 35.

15 Novembre 1873.

La Gazette rose

Coiffes d'Hiver.

Étoffes et Confections des Ateliers du Louvre. Coiffes de M^{lle} Marie Bataillon. Chapeaux de Mme Horst. Plumes et Fleurs de M^{lle} Piniat. Passementeries de la Glaucuse. Bijoux artistiques de Marc Guoyton. Mouchoirs de Chapron. Ceinture Régente de M^{mes} de Vertus savars. Japon Empire Bienvenu. foulards de l'Union des Indes Chaussures de la M^{me} Jougnot. Machines à coudre de famille la Silencieuse Parfums et savons de toilette de la M^{me} Violet. f. du Cours Extrangères.

3 rue Assolvi.

GAZETTE ROSE

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — MACHINES A COUDRE DE FAMILLE : LA SILENCIEUSE. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE TOILETTES D'HIVER. — DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE BRODERIES.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE.—Quand Paris reviendra-t-il? — L'émigration d'hiver.—Un nouvel Eldorado.—Biskra en Algérie.—Les Echos de Nice et les bouquets de Mme Doluc.— Un Concert projeté.— Le Buste de PALISSE, par le sculpteur Grégoire.— Le discours de M. Charles Blanc sur la toilette des femmes.—D'où vient la décadence du luxe.— La République est plus extravagante que l'Empire.—Les coiffures à la Hurluberlu.—Les moustaches des dames de qualité.— Les masques se pliant en portefeuille.— Les échelles de Mme de la Reynie.—Les gants brodés de Marie-Antoinette.— Les bijoux Chambord et les bijoux bretons.— L'Album des monogrammes historiques et modernes.— Les cartes et les menus illustrés.— Les dîners de Fromont.—La Bénédicte de Fécamp.

Quand Paris reviendra-t-il?... Eh, quoi !..... nous dira-t-on, Paris n'est pas encore de retour? — Oui et non, La magistrature a repris possession du Palais de Justice, et messieurs les criminels en ont fini avec la villégiature des vacances. L'Assemblée s'est réinstallée à Versailles pour discuter des intérêts et de la prospérité du pays. Dieu veuille qu'elle sauve la France ! Mais le vrai grand monde, celui qui donne des fêtes et des concerts, qui fait parler de lui, qui alimente le commerce et l'industrie par son luxe et ses dépenses, celui-là mène la vie de château et ne compte pas revenir avant la fin de décembre, s'il ne lui prend la fantaisie d'aller faire de la villégiature d'hiver. C'est

une mode qui se propage de plus en plus. Paris est devenu très malsain depuis la République, car on y redoute à chaque instant une épidémie politique : c'est pourquoi on le fuit maintenant hiver comme été. On émigre à Nice, à Cannes, à Monaco, à Menton, à Montreux et à Vevey, en Suisse, en Italie, à Alger, partout ailleurs qu'à Paris. Et voici que notre ami, M. Eugène Chapus, du journal *le Sport*, vient de faire la découverte, dans notre colonie algérienne, d'un Eldorado inconnu, du nom de *Biskra*. Il paraît que c'est dans cette charmante petite ville qu'on trouve encore l'Orient dans sa bizarrerie primitive, cet Orient féérique, qui donne le vertige comme une décoration d'opéra. Ce n'est plus qu'à Biskra qu'on rencontre de véritables almées, des houris et des Ouled-Nails, qui, du temps de l'occupation turque, remplissaient la ville et faisaient l'ornement obligé de toutes les fêtes du harem.

Il y a à Biskra des paysages dont la poésie défie le pinceau des peintres les plus passionnés du pittoresque et du beau. Gérôme y est allé l'année dernière et il a promis d'y passer trois mois cet hiver.

En se rendant à Biskra, on peut voir sur son chemin la pittoresque ville de Constantine, perchée sur son rocher, les ruines de Lambessa, les fameuses gorges d'El-Kouton, qui sont les véritables portes du désert.

Mais ce qu'on ne saurait trop dire, c'est qu'à Biskra on trouve tout le confortable de l'Orient et de l'Occident réuni pour le bien-être des voyageurs. Le fait peut paraître étrange, et pourtant il est réel. Il existe à Biskra un caravansérail fort bien outillé. Il y a de belles promenades, où l'on chevauche des lieues durant sous des palmiers. On déjeune à la mosquée de Sidi-Okba; on dîne chez le fameux Medon, le *fermier-rôtisseur* du Sud; et le soir, dans le café particulier du caïd de Biskra, on passe ses heures de loisir au milieu d'une soixantaine d'almées, de gazelles de Ouled-Naïl, qui, au son d'une musique pleine d'originalité, sinon d'harmonie, vous font assister, à l'aide de leurs danses et de leurs pantomimes, à toutes les phases poétisées du mariage arabe.

D'après cette description de M. Eugène Chapus, on voudrait pouvoir faire ses malles et partir vers ce beau pays des *Mille et une Nuits*. Mais Biskra est un peu loin, il faut passer les mers; il est vrai qu'on y trouve une nature luxuriante et splendide, et des mœurs et des coutumes qui ne sont pas du tout les nôtres. C'est pourquoi on donne à Nice la préférence.

On connaît Nice et on revient toujours à ses premières amours. Nice est le paradis privilégié des violettes de Parme, tandis que Biskra est le paradis des houris. Or, les violettes blondes qui fleurissent à Nice s'expédient à Paris, tandis que les houris de Biskra ne s'implantent pas sur notre sol parisien; il faut aller les chercher là-bas, tout là-bas. Nice est donc le Paris de la saison d'hiver pour l'aristocratie française et étrangère. On oublie, au milieu des violettes parfumées, des roses multicolores et des orangers aux pommes d'or, que la France agonise si la résurrection n'arrive à grands pas. Comment croire à la décadence et au cataclysme en ayant au-dessus de soi un ciel splendide se reflétant dans les flots bleuâtres de la Méditerranée?

Grâce aux *Echos de Nice* et aux bouquets de Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, qui ont l'indiscrétion de nous dire parfois où ils vont, nous saurons tout aussi bien ce qui se passe à Nice comme à Paris, et nous aurons, par conséquent, une double chronique à vous offrir: une chronique niçoise et une chronique parisienne.

Nous vous annonçons donc qu'on attend à Nice M. le duc et Mme la duchesse de Mouchy-Noailles, Mme la marquise de Hallay de Caëtquen, née princesse de Chimay, dont l'appartement sur la promenade des Anglais est une merveille d'élégance, de richesse et de bon goût; et la grande-duchesse Constantin (de Russie) qui voyage sous

le nom de comtesse de Strella, et qui va passer une partie de l'hiver à Nice, avec ses deux fils.

Nous vous avons déjà dit que le Casino de Nice allait se transformer en Cercle, sous le patronage de M. le baron Vigier et d'autres étrangers influents. Ce beau Casino avait été inauguré par M. Léopold Amat, un Parisien romancier, qui en avait interdit l'entrée aux filles d'Eve mangeant toujours la pomme défendue. C'était tout le contraire de ce que MM. Bénazet et Dupressoir avaient fait à Bade. Et le Casino de Nice, bien différent du Casino de Bade, obtint un succès d'estime et non pas un succès d'argent. Il fut obligé de fermer ses portes et de se vendre aux enchères. M. Léopold Amat en est mort, car il vient de mourir dans cette belle ville de Nice dont il avait fait une nouvelle patrie.

Le Cercle de M. le baron Vigier sera-t-il plus beureux?... On en dit des merveilles. On y donnera des bals et des concerts. Mme la baronne Vigier s'y fera souvent entendre au profit des pauvres, de même qu'elle a promis son concours à la représentation que se propose de donner le théâtre des Italiens, en faveur de l'œuvre Alsace-Lorraine. Pauvres Alsaciens!... ils ont dit adieu à la mère-patrie, en jurant de n'y rentrer que lorsque l'Alsace et la Lorraine seraient redevenues françaises. Ils ont laissé derrière eux leurs morts, leurs intérêts et leurs souvenirs de jeunesse; il faut donc que Paris vienne à eux et profite de toutes les occasions pour leur être utile.

Le journal le *Figaro*, qui est toujours en avant quand il s'agit d'une bonne action, a été trouvé, dans la personne de M. de Villemessant, son directeur, Mme la comtesse Vigier et lui a rappelé tous les succès de l'incomparable Sophie Cruvelli. Il était impossible à la grande dame artiste de refuser et de ne pas s'associer à l'idée généreuse du *Figaro* et de la France tout entière.

Mme la comtesse Vigier a accepté, et les Parisiens vont entendre de nouveau cette voix superbe qu'ils n'ont pas oubliée. Tout le Paris aristocratique, artistique et intelligent, assistera à cette représentation théâtrale et musicale, car il s'agit de l'Alsace, et tout cœur véritablement français pleure et regrette l'Alsace.

Pour mieux l'éterniser parmi nous, la *maison Susse* vient de faire paraître un admirable buste du sculpteur Grégoire, représentant l'Alsace opprimée par le joug étranger.

L'Alsace est figurée sous les traits d'une belle et noble femme pleurant de douleur, d'impuissance et de regrets. Les cheveux, blonds et lissés sont couverts du bonnet national, sans ornement, car elle ne pense pas à se parer.

La bouche aux fermes contours, qui ressemble un peu à la Vénus de Milo, a des lèvres frémissantes de haine et d'indignation !... le nez, aux ailes mobiles, palpite sous un souffle irrité. le front se plisse, et les yeux, brûlants de fièvre et de colère, laissent tomber sur le visage austère, superbe et méprisant de la statuette représentant l'Alsace, une larme qui symbolise le regret éternel de l'Alsace. M. Grégoire y a mis tout son talent, tout son patriotisme et tout son cœur.

La maison Susse l'a fait reproduire en stéarine, en terre cuite, en bronze et en photographie. Vous pouvez donc le demander, 31, *place de la Bourse*, dans les prix suivants :

En stéarine	35 fr.
En terre cuite	75
En bronze	300
Et en photographie encadrée	15

Tout ce qui a rapport à l'Alsace-Lorraine ne laisse pas indifférent un cœur véritablement français. La statue de M. Grégoire : *L'Alsace-Lorraine*, est donc appelée à un succès tout national.

On s'est beaucoup préoccupé du discours de M. Charles Blanc, concernant *la toilette des femmes*. Nous ne connaissons pas ce discours, et nous n'en avons lu que des fragments trop incomplets pour que nous puissions le critiquer ou l'applaudir. Mais tout ce que nous savons c'est que M. Charles Blanc a fait des recherches érudites sur l'habillement des femmes d'autrefois et des femmes d'aujourd'hui, et qu'il nous a même fait l'honneur de nous consulter à ce sujet l'année d'avant la guerre. Rien ne faisait prévoir à cette époque, à M. Charles Blanc, qu'il retrouverait bientôt la haute position officielle qu'il avait primitivement occupée pendant la République de 1848. Il a compulsé documents sur documents pour arriver à cette conclusion qui est celle d'un homme de parti plutôt que d'un écrivain consciencieux et sérieux. Que c'est le luxe de l'Empire qui a perdu le bon goût en France et qui est la cause de la décadence morale et sociale. M. Charles Blanc va beaucoup trop loin dans ses affirmations, et c'est pour cela qu'elles n'ont aucune portée ni aucune valeur.

Le luxe a été compromis en France du jour où il n'y a plus eu de grand seigneur ni de grande dame, et que l'égalité des toilettes a été proclamée. Chacun est sorti de sa sphère. La jolie paysanne a quitté son costume typique qui lui seyait si bien. Elle s'est habillée en demoiselle, et elle n'a plus été ni l'une ni l'autre.

Elle était charmante en villageoise, tandis

qu'elle a l'air d'être déguisée avec le costume qu'elle porte aujourd'hui.

Il en est de même de l'ouvrière et de la grisette qui ont également disparu et qui se donnent des airs de bourgeoise quand elles ne jouent pas le rôle de *cocodettes*.

Mais est-ce à l'Empire qu'il faut s'en prendre absolument et exclusivement ? Ce serait d'une injustice criarde et révoltante. Nous voici en République, et l'austérité de la toilette a-t-elle fait justice des falbalas et des froufrous de l'Empire ?... Loin de là !... La République est mille fois plus extravagante, parce qu'elle ne sait ce qu'elle veut ni où elle va. Pour faire de la popularité à *Rabagas*, elle nous donne des chapeaux effrontés qui n'en sont pas et qui se posent très en arrière, à la façon des bergères Watteau. On est tenté de chercher le troupeau et la houlette. La République fait de la berquinade et du Florian en s'imaginant faire autre chose. N'agit-elle pas à peu près de la même façon en politique ? Et la République n'est-elle pas un *Thiers parti*.

M. Charles Blanc ne doit donc s'en prendre qu'aux principes égalitaires de la République qu'il préconise et dont il est l'un des plus fidèles adeptes. Les modes du siècle de Louis XIV, tout en étant plus somptueuses et plus fastueuses, avaient également leur cachet d'extravagance.

« Vers le temps du mariage du duc d'Orléans avec la princesse Palatine (1671), les coiffures à la mode se nommaient « *hurluberlu*. » Madame de Sévigné les trouvait très extraordinaires. « Elles m'ont fort divertie, déclare-t-elle; il y en a qu'on voudrait souffleter. » Mais madame de Sévigné revint sur sa première impression. La coiffeuse Martin, héritière de la vogue de Champagne (le Félix, l'Auguste et l'Edmond d'autrefois), avait poussé cette mode qui seyait fort bien à certaines dames. Elle coupait les cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont elle faisait de grosses boucles rondes et négligées, ne descendant pas plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille. Les rubans se plaçaient comme à l'ordinaire. Il y avait une forte boucle nouée entre le bonnet et la coiffure, quelquefois traînant sur la gorge. A l'époque de sa faveur, madame de Montespan était habillée de point de France, coiffée de mille boucles; les deux des tempes lui tombaient fort bas sur les joues. Des rubans noirs à la tête, des perles de la maréchale de l'Hôpital, accompagnées de boucles et de pandeloques de la dernière magnificence. Trois ou quatre poinçons, point de coiffe... »

Les « *moustaches* » étaient des cheveux qu'on laissait croître. Les femmes avaient des moustaches bouclées qui leur pendaient le long des joues

jusque sur la poitrine. On faisait la guerre aux servantes et aux bourgeoises quand elles portaient des moustaches comme les demoiselles.

« Les mouches en taffetas noir plaisaient à beaucoup de dames depuis la Fronde. » Un poète, qui signe « *la bonne Faiseuse*, leur disait :

Tel galant qui nous fait la nique,
S'il n'est pris aujourd'hui s'y trouve pris demain ;
Qu'il soit indifférent ou qu'il fasse le vain,
A la fin la *mouché* le pique.

Nous portons bien des gilets, des habits, des bottes et des chapeaux Rabagas, mais nous n'avons pas encore osé boucler la moustache Louis XIV. Y reviendrons-nous ?..

Les excentricités d'autrefois dépassaient pour le moins celles d'aujourd'hui, avec cette différence que les toilettes rivalisaient de luxe parmi les hommes comme parmi les femmes. Dans les résidences royales, toutes les dames trouvaient un costume complet. Il suffisait qu'une princesse ou une maîtresse du roi se montrât avec un costume brillant pour que chaque dame de qualité tint à honneur de s'y conformer, sinon de l'éclipser. Des sommes folles passèrent dans les toilettes à tout instant renouvelées. A peine une mode avait détruit une autre mode qu'elle était abolie par une plus nouvelle, qui faisait place à celle qui la suivait et qui n'était pas la dernière. Plusieurs grands seigneurs et dames, selon l'angeau, succombaient sous le poids de leurs riches vêtements et étaient obligés de se faire soutenir par leurs laquais.

Que M. Charles Blanc réfléchisse et fasse une rectification, car l'habit noir d'aujourd'hui est une livrée égalitaire qui part de l'office du maître d'hôtel et qui est bien légère à porter.

Sous Louis XIV, les femmes de qualité portaient des masques, nous ne mettons que des voiles mouchetés. Les masques en velours noir, doublés de satin blanc, se ployaient en deux comme un portefeuille. Aucune ligature ne les fixait sur le visage. Mais à l'endroit de la bouche s'avancait une petite verge en fil d'archal terminée par un bouton de verre. Cette verge, qui entraînait dans la bouche de la personne masquée, suffisait pour contenir le masque et changeait, disait-on, le son de la voix.

Une femme de qualité, en 1668, portait toujours une robe de dessous en satin moiré ou glacé avec une robe de dessus traînante par derrière et que l'on relevait du bras gauche. Les manches bouffantes, en dentelle et enrubannées, ne couvraient que la moitié du bras. Elles n'avaient point de crevés. Le corsage se terminait aux hanches et, parfaitement bien pris à la taille, finissait en pointe sur le ventre.

La robe de dessous était ornée de deux bandes

brodées en soie et or et celle de dessus d'une seule bande, comme la tunique des Grecques et des Romaines. Ça et là un corsage, des passementeries et des rubans, avec une collerette de dentelle, couvrant le dos et la poitrine. Le plus souvent, les femmes mettaient un collier de perles. Les manchettes importaient beaucoup à l'économie d'une toilette soignée. « J'ai ouï-dire d'une présidente (Thabonneau), écrit Furetière, qu'elle est une heure entière à mettre ses manchettes. » Des nœuds s'attachaient partout où la dentelle faisait bordure. Etagés des deux côtés du busc par devant, ils étaient nommés échelles. Un jour qu'on vantait à Mme Cornuel les échelles de Mme de la Reynie : « Je m'étonne bien, dit la malicieuse dame, s'il n'y avait pas quelque potence à côté. » Aux échelles succédèrent les chamarrures de rubans et de chenille. Des boutons posés sur de la soutache de ganse ou de chenille, correspondaient avec des *freluches* ou *franfreluches*, c'est-à-dire avec des houpes de soie.

Les modes des règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, l'emportent donc sur les nôtres, qui sont bien pâles, bien mesquines et bien bourgeoises auprès du grand luxe d'autrefois.

Nous avons tenu dans nos mains, tremblantes d'une émotion respectueuse, pas plus tard que dimanche dernier, des gants en soie gris-acier richement brodés de fleurs de lis en soie blanche qui avaient appartenu à l'infortunée Marie-Antoinette. La reine de France avait une paire de gants de soie richement brodés assortis à toutes ses toilettes. C'était d'un luxe vraiment royal. Aujourd'hui nous avons les gants en peau de chevreau, en peau d'agneau, en peau de daim, de castor, de chien et de rat. Il y a loin aux gants brodés et armoriés. Et pourtant le blâme s'étend sur nos toilettes !

Puisqu'il est impossible de revenir à ces époques fastueuses où chaque classe avait ses privilèges d'élégance, et ne s'habillait pas avec les habits de ses voisins, faisons caste à part en laissant aux parvenues de la beauté et du hasard les toilettes ébouriffantes et tapageuses du jour et en adoptant des costumes d'une simplicité parfaite, qui soient le cachet distinctif de la femme comme il faut. On peut d'ailleurs se rallier aux boutons *Chambord* et aux boutons bretons de *Marc Gueyton*, qui ont un type éminemment aristocratique. Ne les portera pas qui veut. Il faut avoir la position, les sentiments et l'opinion de ces boutons artistiques et symboliques. Ils ont déjà un immense succès dans le faubourg Saint-Germain et dans les principaux châteaux de France. Et c'est à peine s'ils sont connus, car ils datent d'hier pour ainsi dire ; c'est pourquoi nous vous les présentons. Les boutons

Chambord sont fleurdelisés d'or sur fond émail. On désigne à Marc Gruyton la nuance de l'émail assorti au costume de velours. Quant aux boutons bretons, ils sont parlants, avec fond hermine fleurdelisé. Marc Gueyton a de plus en plus popularisé son nom avec la bijouterie Chambord. En outre des croix que nous avons décrites, il a édité des médaillons reliquaires qui ont grand air et qui seront le drapeau d'honneur des femmes du meilleur monde. Cette bijouterie Chambord contient mille objets fantaisistes et variés. Des médailles pour breloques de montre, avec le drapeau blanc fleurdelisé. N'allez pas surtout vous écrier comme ces médailles : « Dieu et le Roi ! » Il y a de ces choses qu'on pense et qu'on ne dit pas. Puis il y a des bagues, des cachets, des boucles d'oreilles, des épingles de cravates, des barettes pour cachemire, des châtelaines, des montres, des croix, des cœurs et des chaînes pour supporter les croix, les médaillons et les cœurs. Les unes, avec médaillon de fleurs de lis épanouies en H royal, retenu par des perles en lappilazulli. Les autres, avec semblables médaillons unis, illustrés d'un H fleurdelisé, avec chaînette doublée émaillée or et blanc, ou bleu et or, ou vert et or. Voilà de très jolis cadeaux à offrir pour le jour de l'an, qui dans un mois sera tout près de nous. Marc Gueyton ne s'en tiendra pas là. Il prépare d'autres merveilles que nous vous décrirons. Des carnets de poche en cuir de Russie, encadrés d'une guipure de vieil argent. Attendez, ou bien allez visiter son musée d'orfèvrerie et de bijouterie artistique, 8, *place de la Madeleine*.

On se préoccupe déjà du jour de l'an. Le temps va si vite... La maison Susse n'est jamais en arrière. Elle se propose de publier un Album appelé à un très grand succès, portant le titre d'*Album de monogrammes historiques et modernes*, et contenant trois cents monogrammes des peintres, sculpteurs, graveurs, céramiques, éditeurs, imprimeurs, libraires, empereurs, rois, souverains, princes et grands seigneurs, villes, emblèmes religieux, avec le texte explicatif en regard. En outre, la moitié de l'Album est destinée à recevoir les monogrammes modernes. Pour amuser et instruire la jeunesse en même temps, la maison Susse a fait graver et gommer les trois cents monogrammes pour que les jeunes gens et les jeunes filles puissent les coller eux-même à leurs places respectives.

Cet Album, tout relié avec les trois cents monogrammes, se vend 18 fr., chez Susses frères, 31, *place de la Bourse*. La maison Susse est également l'éditeur et l'innovateur des cartes et menus illustrés, qui ont pu être plus ou moins bien

imités, car l'œuvre première n'est jamais copiée comme le modèle.

Ces cartes et menus illustrés par Beaumont sont indispensables pour tout dîner de cérémonie. En attendant les bals, les fêtes et les concerts, il y a déjà de très beaux dîners de retour. C'est un moyen tout aimable de dire : Me voilà!... Les commandes de gibier, de pâtés de foie gras, de conserves, de fruits et de primeurs, se succèdent chez *Fromont*, rue Saint-Honoré, vis-à-vis le passage de l'Orme, qui a la réputation méritée de vendre *bon marché* et d'être d'une exactitude rigoureuse; nous vous recommandons cette maison tout spécialement. Il suffit de lui écrire. On peut s'en rapporter à elle exclusivement. Nous vous rappelons aussi une liqueur exquise et hygiénique tout à la fois, dont nous vous avons déjà parlé et dont la vogue s'affirme de jour en jour. Il s'agit de la *Bénédictine* distillée et préparée par les moines bénédictins de l'abbaye de Fécamp; cette liqueur n'a pas varié depuis 1510, et les anciens moyens de distillation et de fabrication ont été religieusement conservés.

Cette liqueur divine se compose presque exclusivement de plantes croissant sur les falaises de Normandie, récoltées et infusées au moment de la sève et de la floraison.

Ces herbacées, par leur voisinage de la mer, encore toutes saturées de *brôme*, d'*iode* et de *chlorure de sodium* développent et conservent dans les liquides spiritueux et sucrés leurs principes vivifiants et salutaires.

C'est pourquoi elle a une supériorité hygiénique sur la Chartreuse qu'elle distance aujourd'hui. Elle est plus onctueuse, plus parfumée, et elle ne brûle pas la gorge, le palais et les lèvres comme le fait la Chartreuse, préparée avec de l'alcool au premier degré et avec des œillets sauvages poivrés s'épanouissant sur le grand soir. La Bénédictine, plus douce, plus huileuse et moins âpre, n'emploie que de l'excellent cognac de premier cru pour faire infuser ses plantes balsamiques et maritimes. Il était tout naturel qu'elle obtînt la médaille d'honneur en or à l'Exposition maritime internationale du Havre. Le jury, qui respirait la brise maritime au Havre, a retrouvé cette même brise aromatisée et parfumée dans la Bénédictine de Fécamp.

Voici ce que dit le docteur Mallet à propos de la Bénédictine — c'est presque une ordonnance que nous vous engageons à suivre :

« Avant de manger, un petit verre de cette liqueur étendue d'eau donne une des boissons les plus fraîches, les plus apéritives que nous connaissions, de même qu'après le repas nous ne savons rien de plus agréable au goût qu'un ou deux

doigts de *Bénédictine*. Cela parfume la bouche, ravit le palais, active la digestion et vient puissamment en aide aux estomacs paresseux ou trop chargés.

» En temps d'épidémie, et pour combattre les influences malsaines d'une atmosphère viciée, son action thérapeutique est incontestable. Nous eûmes, au commencement de l'automne dernier, l'occasion d'en apprécier toute la valeur. Nous sommes heureux de pouvoir lui rendre ici un témoignage éclatant.»

L'appréciation compétente du docteur Mallet sur la *Bénédictine* nous dispense de tout autre éloge. Terminons en disant que le dépôt principal et général est à Paris, boulevard Haussmann, 76.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les modes vont vite en ce moment. Elles se succèdent avec la rapidité du caprice et de la fantaisie. On fait des essais. On lance une forme qui est acceptée par les unes et repoussée par les autres. On emprunte aux époques les plus luxueuses et les plus élégantes leurs costumes et leurs coiffures. La mode n'est plus la mode. Elle s'appelle : *Fantaisie*. Autrefois, la mode imposait son *veloo*. Si le bleu était décrété, toutes les femmes se mettraient en bleu. Il y avait trois ou quatre étoffes faisant prime. La mode de telle coupe de robe durait plusieurs années. On pouvait faire provision de toilettes, comme la fourmi de la fable. Aujourd'hui, c'est différent, la mode se transforme d'une saison à une autre. Le trousseau d'hier n'est plus celui d'aujourd'hui. On relève les tuniques de côté et on les laisse pendre par derrière en demi-traine, on les ouvre en redingote, on les plisse en tablier, on les sépare derrière en trois et quatre pans carrés, on les gonfle en pouff et en tournure. Un beau matin, on les supprimera et on se retrouvera tout naturellement en robe à pointe et en fourreau en dessinant le corps et modelant les hanches. On s'habille donc au jour le jour, et c'est pourquoi il est infiniment commode de trouver dans les *Magasins du Louvre* des costumes confectionnés à la dernière mode. Avec trois ou quatre costumes aujourd'hui, on passe pour une élégante. Autrefois, il fallait pour le moins une douzaine de robes, Autre temps, autres mœurs !... Et Messieurs les radicaux fulminent contre notre luxe et contre nos folles dépenses, quand, pour la somme de 95 fr., on trouve au *Louvre* un costume complet et exclusif, composé d'une jupe unie en velvetein cotelée et d'une

tunique en drap de même nuance, ornée de deux larges biais piqués assortis à la jupe. Ce confortable costume se désigne sous le nom de *Diane*.

Un autre costume dit *Turquoise*, coté 98 fr., est en mérinos cachemire noir, qualité extra, composé d'une jupe à deux volants et d'une grande polonaise doublée de flanelle. Tout le costume est richement orné de biais de turquoise.

Puis un autre costume dit *Lutin*, très complet, en diagonale pur laine de nuance nouvelle, se composant d'une jupe à volant, d'une tunique doublée de flanelle et d'un charmant petit vêtement à poches également doublé, le tout orné de biais avec broderie camaïeu, 130 fr.

Un costume amazone en très beau drap, de nuance à la mode, soit bleu marine, vert myrthe, prune-de-monsieur, composé d'une jupe unie et d'une polonaise doublée de flanelle, fermait par des olives et des brandebourgs noirs, 125 fr.

Un *Bragelonne*, costume complet, en mérinos cachemire de toutes nuances, qualité extra, composé d'une jupe à grand volant plissé, d'une casaque corsage avec gilet, parements et retroussis de velours noir, et d'une tunique drapée richement, ornée dans le style du corsage, 133 fr.

Un costume *Sultane*, en vigogne, nuance nouvelle, avec jupe à grand volant. Tunique doublée de flanelle, et dolman également doublé, le tout brodé couleur sur couleur, genre camaïeu, avec frange assortis, 185 fr.

Un costume *Suédois*, en drap de toutes nuances, très belle qualité, composé d'une jupe, d'une tunique, d'une petite casaque et d'un dolman doublé de soie, le tout orné de tresse mohair et de larges bandes de turquoises, 195 fr.

Et un costume *Miss Ellen*, en waterproof, pure laine, tout ce qui se fait de plus beau, composé d'une jupe à volant, d'une polonaise et d'une grande pèlerine, le tout orné de larges biais de velours noir, avec ceinture assortie, 140 fr.

Vous voyez qu'il n'y a qu'à entrer au *Louvre* pour trouver la haute nouveauté à très bon compte. Les magasins du *Louvre* peuvent seuls réaliser ce double problème du bon marché et de l'élégance. Partout ailleurs, il n'en est pas ainsi, et on est le jouet de plus d'un mécompte. Cela n'a rien d'étonnant, tous les autres magasins de nouveautés font, comme le *Louvre*, de la réclame par prospectus et par annonces affiches. Les maisons de second et de troisième ordre se posent tout d'un coup sur le piédestal de la vogue et du succès. C'est à qui battra plus fort la grosse caisse. Tous les magasins de nouveautés, à les entendre, sont les plus grands, les plus vastes et les plus beaux. Quand on prend du galon, on ne saurait

trop en prendre. Mais, halte-là!... Le *Louvre* rayonne de toute sa splendeur industrielle, comme le soleil au milieu de ses satellites. C'est à qui copie ses faits et gestes. Le *Louvre* a eu l'ingénieuse idée de faire des petits ballons industriels blancs et roses, avec cette inscription: *Au Louvre*, espérant bien certainement que plus d'un ballon s'envolerait et irait dire aux habitantes de la Lune qu'elles trouveront au *Louvre*, quand elles descendront sur la terre, un magasin de nouveautés disposé à les recevoir.

Depuis l'apparition des ballons du *Louvre*, on en rencontre d'autres de tous côtés. Vienne le printemps, si le *Louve* trouve une attraction nouvelle, c'est à qui l'imitera tout aussitôt. Après tout, on ne prend qu'aux riches.

Il se produit de si vilains chapeaux que nous sommes heureuse de vous en offrir de charmants qui sont à la mode, sans être burlesques et fantasques. *Mme Herst* a le bon goût et le tact de conserver aux modes parisiennes leur type d'élégance fantaisiste qui les font accepter dans l'univers entier.

Voici le *Tour du Cadran*, en velours noir, avec calotte ronde très haute, et bord très large plissé d'un biais de velours et relevé tout autour. Dans l'intérieur torsade de velours noir faisant bandeau, avec nœud en ruban feuille morte et brides de même ruban. Autour de la calotte torsade de ruban feuille morte, s'épandant en flots et en pans derrière. De côté, cocarde de velours noir, bouillonné avec une crête de coq retenant deux plumes panachées vert réséda de deux tons jaunâtres et laissant flotter une longue plume dans les trois tons de vert différent.

Un chapeau *Renaissance*, en velours noir et turquoise noire, avec fond carré très haut et mou en velours noire, entouré d'un large biais de faille turquoise et d'un rouleauté de velours. Passe de velours noir, bordée d'un rouleauté cabossé, avec torsade de velours noir dans l'intérieur. Brides de gros grain noir. Par derrière, aigrette de deux coques de reps, avec pans flottants dépassant la taille, et, de l'autre côté, touffant de tulle noir à pois retombant en deux pans. Sur le sommet de la calotte floraison de deux roses et de boutons de toutes couleurs, mélangées rose, bleu, thé et nacarat, avec branche de feuillage bruni et pourpré s'épandant sur la dentelle.

Un chapeau *Page*, en velours pensée, faisant toque à plissés crevés sur la calotte et se terminant en bavolet. Le bord froncé en velours violet est tout à fait relevé avec ruche de tulle noir dans l'intérieur. Autour du fond, toque, torsade de velours et de rubans entremêlés, retombant

derrière en pans écharpe de velours pensée, avec rubans de gros grain rose retombant en pans roses.

Du violet et du rose, direz-vous!... C'est très doux et très seyant. Au-dessus du bavolet, aigrette de deux coques de ruban gros grain et plume rose rabattant devant sur le côté. Brides de ruban gros grain.

Un chapeau *Capuchon* en velours noir, fond noir très haut et froncé, avec bord coulissé en velours doublé de satin bleu pâle et relevé tout autour. Torsade de velours noir dans l'intérieur. Nœud de moire noire du côté droit arrêtant la passe. De l'autre côté, agrafe de deux plumes noires, l'une rabattant devant et l'autre retombant derrière. Le bavolet capuchon en velours noir est doublé de satin bleu et froncé, avec deux coques de moire doublées de satin bleu faisant nœud, et deux pans de moire noire sous le bavolet capuchon. Brides de moire noire.

**

Un chapeau *Bergère* en velours noir, avec bord de velours noir relevé tout autour, et guirlande de cinq roses épanouies dans leur feuillage bruni et leurs boutons naissants. Rose thé, rose bleu-turquoise, rose chair, rose pourpre et rose rose, avec aigrette de plume noire rabattant de côté. Par derrière, cataquois de ruban, gros grain noir. Brides de gros grain.

**

Un chapeau *Mantille*, faisant diadème de velours noir, avec feuillage guirlande sur le diadème. Autour du fond mantille, torsade de moire noire attachant de côté un large nœud de moire noire s'étalant en papillon. Le fond mantille est en tulle à pois, gonflé en bouillonnés et en crevés de tulle, voilant une touffe de trois roses sans feuillage. Une rose jaune, une rose rouge et une rose rose. Par derrière, flots de ruban de moire, avec pans sur lesquels fleurissent à distance deux roses sans feuillage, l'une rose, et l'autre rose.

**

N'avions-nous pas raison de vous dire que les chapeaux de Madame Herst avaient un cachet distinctif d'élégance. Nous vous prions de remarquer que pas un seul de ses nouveaux modèles ne porte le nom de *Rabagas*, et nous l'en félicitons. *Rabagas* n'est pas un type, si ce n'est celui de l'opposition et de l'audace.

Allez dans les salons de *Madame Herst*, 8, rue *Drouot*, le chapeau *Bergère*, si vous avez vingt

ans, et le chapeau Mantille, si vous en avez trente.

La nouvelle forme des voiles est carrée, avec broderie espagnole. C'est la *Glaneuse* qui a décrété qu'il en serait ainsi. Et tous les chapeaux se sont inclinés et se sont soumis à ses ordres.

De quinzaine en quinzaine, la *Glaneuse* a toujours du nouveau, car elle glane l'actualité. Ce qui fait genre et vogue élégante, ce sont des rubans en velours noir, marron et bleu, avec envers de satin grenat. Le velours bleu et le satin grenat composent des toilettes très distinguées et très fantaisistes. Ces beaux rubans de velours font écharpe et ceinture. Il y a encore de tout petits velours noirs pour médaillons et tour de cou, avec envers de satin de toutes nuances.

Rappelons aussi le ruban brésilien faisant écharpe. Le ruban diagonale, à rayures satin et faille, disposé également en écharpe.

L'écharpe romaine en velours noir, avec bord aux couleurs italiennes. Nous appelons l'attention sur cette nouvelle écharpe romaine. Elle est très élégante et elle a grand air. Toutes les belles Italiennes et toutes les grandes dames voudront la porter.

Et l'écharpe Orientale, en crêpe de Chine brodé, avec frange à grille, en soie trame, pouvant servir de fichu et de ceinture tout à la fois.

Pour tour de cou, la *Glaneuse* a fait venir directement des Indes de toutes petites écharpes richement brodées et frangées. Citons encore la grande écharpe bagnéraise, en tricot neige, avec bord muguet laine et soie blanche ou de couleur, ayant trois ou quatre mètres de longueur, et faisant coiffure et écharpe tout à la fois. Et une jolie pointe simple ou carrée double, même genre tricot, neige avec muguet de laine et soie, faisant coiffure d'intérieur.

Les bandes de broderie de laine de couleur en relief, qu'on applique sur les costumes de cachemire, de drap et de vigogne, ont toujours un grand succès d'actualité. La *Glaneuse* brode tous les dessins qu'on lui envoie, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, soit en vert myrthe, bleu, mauve, violet, marron, claret, prune-de-monsieur, marron clair, tête de nègre, ou bouquets de fleurs des champs et de jardin. Comme nous l'avons déjà dit, les boutons font fureur. Toutes les belles dames, nos lectrices, ne peuvent pas demander à Marc Gueyton ses boutons Chambord, ses boutons bretons, et ses boutons avec fleur de lys, en vieil argent brun; il faut donc avoir recours aux boutons fantaisistes de la *Glaneuse*, soit en acier diamanté et pointillé, en argent oxydé, et en boutons romains avec lêtes de César.

Les ceintures de cuir, avec agrafes d'argent, font toujours fureur. Elles ont d'abord suspendu l'encas de saison d'automne et la lorgnette de bains de mer et de courses. Elles maintiennent aujourd'hui le livre d'heures et le missel évangélique. Les femmes élégantes qui imposent le genre et la mode suspendent actuellement leur livre de messe à leur ceinture. Nous allons revenir graduellement à la ceinture et à l'escarcelle moyen âge. Qui s'en plaindra? La mode fait revivre toutes les époques et tous les styles. Demandons à Mlle *Marie Bataillon* quel genre de toilette elle reproduit de préférence. Elle nous répondra qu'à partir d'Isabelle de Bavière, elle emprunte tous ses costumes à l'histoire. Il est vrai qu'elle les ornemente et qu'elle les dispose au goût du jour. Sa réputation fantaisiste s'étend de jour en jour. Elle vient d'exécuter toute une série de somptueux costumes pour la reine Isabelle d'Espagne, et pas plus tard qu'hier, elle expédiait au Caire les modèles suivants :

Une toilette de soirée en satin mauve, avec première jupe noire à traîne, et tunique en mousseline avec entredeux et volants de valenciennes, faisant tablier. Le corsage est décolleté carré, avec gorgerette coquillée en valenciennes. Manches courtes garnies de valenciennes.

Une toilette de diner et de théâtre en faille blanche disposée en tablier de plissés de satin blanc avec petits biais de faille, tracés par un filet d'or. La tunique très courte des côtés tombe en traîne derrière, et est brodée tout autour d'un large biais de satin blanc, avec filet d'or et frange de chenille blanche d'une hauteur de 30 cent. Le corsage est montant derrière, décolleté carrément devant, avec manches Pompadour.

Un costume de promenade en vigogne martin-pêcheur, avec volant froncé sur la première jupe, surmonté de cinq petits plissés, séparés chacun par un biais. Sur cette jupe est disposée une polonaise, avec gilet de velours noir, encadré de guipure de laine martin-pêcheur, et bordée tout autour d'un large biais de velours noir, avec semblable guipure martin-pêcheur. Les manches sont ajustées avec revers de velours.

Nous vous avions annoncé une très belle com-

mande que Mlle Marie Bataillon exécutait pour Sa Majesté la reine Isabelle d'Espagne.

Cette commande comprenait les toilettes suivantes :

Une robe en faille gris-ardoise, faisant demitraîne et garnie dans le bas de deux gros tuyaux à tête, avec rouleautés de satin gris assorti. La seconde jupe était découpée en grandes dents de loup, d'une profondeur de 30 centimètres, bordées d'une guipure blanche dentelée et d'un effilé frisé gris-ardoise. Sur le pied de la guipure était posé un double biais de satin gris. La tunique se fermait derrière par une grande draperie mi-satin, mi-faille, bordée de guipure frangée d'effilé frisé. Sur le devant de la tunique, quatre rangées de biais de satin, distancés les uns des autres, et posés pour ainsi dire en quatre jupes différentes, s'arrondissaient sur les côtés et remontaient par derrière rejoindre le pouff de ceinture. Le corsage à gilet devant était plissé derrière à gros plis. La manche très large était dentelée comme la tunique. Sur le dessus de la manche, trois biais étaient posés en chevron et se réunissaient en gros nœud de satin gris à la saignée.

Pour coiffure, c'était un chapeau François 1^{er}, en faille et satin gris, avec plume grise prenant du sommet et flottant par derrière, attachée par une touffe de roses, de cinq nuances variées.

★★

Un costume très long en velours noir, avec jupe toute unie et polonaise avec application de riche passementerie fleurdelisée et frange assortie de fleur de lis. Une grande châtelaine de passementerie plissée sur le côté gauche et se rattachant sur la hanche, relevait la jupe. Une fourragère également fleurdelisée partait du milieu de la poitrine et se rattachait sur l'épaule en aiguillettes de grappes de fleurs de lis. La manche, demi-ajustée, avait un grand revers tombant de chaque côté, avec plaques de passementerie. Le chapeau de cette toilette était en velours noir, avec diadème brodé de jais et branches de grenades rouges attachées avec des rubans de moire.

★★

Et une robe longue en faille noire, avec tablier composé de guipure blanche et d'entredeux s'arrétant de côté dans un grand revers, se retroussant en quilles. Par derrière, très haut volant de 30 centimètres en guipure blanche, avec larges entredeux et pied de guipure.

Le corsage tomba en petite basque arrondie sur le devant et décrit par derrière un habit à

revers. Le décolleté carré du corsage est encadré de guipure blanche ; il est fermé avec des boutons de corail ; la manche s'arrête au coude et se termine par des entredeux et des volants de guipure, genre Pompadour.

★★

Qui se douterait, n'est-ce pas, que dans ce modeste entresol de la rue Thérèse, 5, passent des têtes couronnées et les plus jolies femmes du monde.

Mlle Bataillon termine pour Mme Rattazzi une très jolie toilette vert réséda, feuille de rose et velours noir, qu'elle répète d'après la gravure de la *Gazette Rose* du 16 octobre, et que l'élégante jeune femme saura faire valoir avec son autorité toute fantaisiste. Que nos lectrices consultent de nouveau cette gravure du 16 octobre et elles auront sous leurs yeux la toilette de Mme Rattazzi.

★★

Ce qui fait encore nouveauté dans le petit entresol de Mlle Bataillon, ce sont les costumes en vigogne noir, bordés d'une fourrure noire *Rat-gondin*. Avec ces costumes, on porte un mantelet à la vieille avec capuchon derrière et pans carrés devant bordés de fourrure, ouatés et doublés de satin noir. Le manchon et le chapeau sont assortis. Le chapeau se reproduit avec un fond mou et la fourrure fait diadème sur un coquillé de velours noir. Brides en fourrure doublées de velours noir ou de couleur.

★★

Telles sont les modes du jour et du soir, encore n'en sont-elles qu'à leurs débuts. On ne danse pas encore, nous verrons plus tard. La base fondamentale de toutes ces toilettes élégantes est la ceinture Régente de *Mmes de Vertus sœurs*, qui moule le corps à la façon des Phidias et des Clésinger. La femme reste belle et ne s'emprisonne pas dans un étai de coutil ou de satin. Elle respire ! Elle s'épanouit ! Elle est fraîche, belle et heureuse ! Avant la ceinture Régente, la femme était comprimée par l'action du corset. Elle s'étiolait peu à peu comme une fleur privée d'air et de soleil, elle languissait et mourait d'un mal inconnu qu'on appelait *vapeurs*, ne sachant quel nom lui donner. La Faculté de médecine s'en inquiétait et ne pouvait y remédier ; elle défendait le corset, mais comme elle ne donnait pas autre chose à sa place on le portait quand même. La *Ceinture Régente* est heureusement arrivée rendre la santé et la beauté à la femme. *Mmes de Vertus sœurs* l'ont trouvée au bout de leurs ciseaux d'artistes, et il suffit de leur envoyer les mesures suivantes pour

recevoir une ceinture Régente irréprochable de coupe et de main-d'œuvre, soit en coutil, soie en soie : *Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hauches, longueur de la taille sous le bras.* Il faut surtout exiger sur la *Ceinture Régente* la signature brevetée de *Mmes de Vertus sœurs, 27, rue de la Chaussée-d'Antin.*

Avec une *Ceinture Régente*, un *Jupon Empire* ou un *Jupon Princesse*, une femme élégante est sûre d'être parfaitement habillée. La question des jupons est de plus en plus importante et sérieuse. Se juponne-t-on?... ou ne se juponne-t-on pas?... Oui et non. Cela dépend de la tournure de la femme. Telle personne est obligée de cambrer et d'indiquer les hanches qu'elle n'a pas, telle autre voudrait bien supprimer ce qu'elle a de trop. Le jupon Empire est donc aplati ou gonflé selon qu'on le désire au moyen de tirettes ingénieuses qui font tournure à volonté. Le devant du jupon est aplati sans aucun acier et fait tablier. Sur les côtés sont disposés des volants et des bouillonnés qui rejettent la robe en arrière. Quant au jupon Princesse, il se compose, par derrière, d'une série de volants dont les trois premiers font pouff-tournure. Ce jupon fait traîne et demi-traîne, et cette légion de volants, superposée les uns sur les autres, l'étale en queue de paon. Vous voyez d'ici l'effet de ce jupon dû à l'initiative élégante et industrielle de *Mme Maurin*, qui a également modifié et disposé le jupon Empire d'une toute autre façon.

Mme Maurin ne s'en tient pas seulement à la spécialité des jupons, elle a plus de talent que cela, elle est élève de *Mme Roger* et elle a fourni depuis longtemps ses preuves de capacité.

Elle a conservé les traditions de simplicité élégante de l'école de *Mme Roger*, et il serait aussi impossible à *Mme Maurin* de faire une chose excentrique qu'une chose de mauvais goût.

Mme Maurin a un talent sobre et honnête. Il ne faut pas aller chercher, dans ses salons de la *rue du Quatre-Septembre, 24, au coin de la rue de la Michodière*, la toilette cocodette qui éblouit les yeux, mais bien la robe de la femme qui se respecte et de la mère de famille.

Citons, entre autres modèles de *Mme Maurin* :

Un costume en cachemire prune, avec première jupe garnie d'un volant froncé et surmonté d'une bande en biais surmontée et festonnée aux deux bords, avec plissé au milieu. La seconde jupe se compose d'un tablier indépendant, festonné sur les contours et garnis de semblables biais à ceux de la jupe. Ce tablier se rattache par le bas aux plis de la tunique qui retombe par derrière en quatre pans carrés, rattachés les uns aux autres par des

nœuds cravates formés de petits biais sans pans. Corsages à basques arrondies devant et dentelées et postillon derrière. Un autre costume est en velours tramé soie, nuance grenat. La première jupe se termine par un volant froncé et à tête, d'une hauteur de 40 centimètres. La tunique est dentelée tout autour avec frange de chenille. Les contours des dents sont indiquées par du satin grenat. Le corsage de velours a un gilet de satin et par derrière des pans habit doublés de satin grenat. Manches avec revers de velours fendus de côté et doublés de satin grenat.

Une robe de faille noire, mi-longue, avec première jupe garnie de trois volants froncés et découpés surmontés chacun d'un bouillonné crevé. Polonaise en faille bordée d'un même volant et d'un même bouillonné, faisant demi-traîne derrière et se relevant par une cordelière de passementerie, en pouff immense. Cette cordelière de passementerie fait fourragère sur l'épaule gauche et sur la poitrine. La Polonaise est fermée avec des olives de passementerie. Elle s'entr'ouvre à mi-jupe et est garnie de chaque côté d'olives non boutonnés.

Nous décrivons au mois de décembre des toilettes de soirées pour jeunes femmes et jeunes filles.

Et les chaussures?... parlons-en, car elles suivent de si près les robes, qu'elles sont pour la plupart assorties aux costumes de drap et de velours.

Comme chaussures de promenade à pied, c'est la botte en drap, de la couleur du costume, avec petite claque en cuir tout autour, semelles de liège ou piquées, broderie blanche autour de la claque et bord de fourrures autour de la jambe, et la bottine de chevreau mat, avec nœud de chevreau mat sur la guêtre.

Comme bottines de visite, c'est la botte de velours garnie de fourrure. La botte de satin, dite *Cracoviennne*, avec barettes de satin piqué faisant soulier et bas de soie sur le dessus du pied, et la botte de satin ou de soie, de fantaisie, avec petite claque en chevreau et nœud sur le dessus du pied.

Pour chaussures de grande toilette, telles que soirées et diners, c'est la botte et le soulier Louis XV assortis aux robes.

Comme chaussures de chasse, c'est le soulier Louis XV, en daim noir et de couleur, gros liège, à talons de chasse, qui se porte avec des jambières boutonnées de côté.

Citons, entre autres, un charmant soulier de daim jaune, semelles liège encadrées de daim, avec nœud marron et jaune et talons Louis XV.

Comme chaussures d'appartement, c'est la mule ou la pantoufle garnie de fourrure. La mule pour

saut-du-lit, en velours vert, garni d'hermine ; en velours grenat, garni de vison ; en velours noir, garni d'astrakan.

Quant à la pantoufle, elle est variée à l'infini, soit en velours, avec nœud de velours et de dentelle retenu par une large boucle canée, en cailoux du Rhin, en acier diamanté ou en vieil argent avec fleur de lis.

Les pantoufles sont assorties aux toilettes d'intérieur, les unes en chevreau marron doublées de pluche bleue, avec nœud de ruban de faille marron et bleu et demi-talons Louis XV. Les autres en velours brodé, teinte sur teinte, ou avec broderie de couleur, celles-ci en chevreau gris tendre, doublé de peluche rose, avec nœud rose et gris, celles-là en chevreau noir, doublé de peluche cerise, avec nœud noir et ponceau et large boucle en or. Talons Louis XV en chevreau rouge.

Il en est des chaussures comme des coiffures ; c'est le costume et la toilette qui les décident. Il ne faut donc pas se chauffer au hasard et acheter les premières chaussures venues, si l'on tient à la réputation de femme élégante. Il faut consulter la maison Jouvenot, 165, rue Saint-Honoré, dont nous venons de décrire toutes les chaussures de la saison d'hiver.

La maison Jouvenot est une autorité dans la mode des femmes comme il faut, car il y a plusieurs modes qui dérivent de la même mode : les modes exagérées et celles qui ne le sont pas. Or, maison Jouvenot ne perche pas ses chaussures sur des échasses et n'inflige pas à ses belles clientes la disgracieuse nécessité de marcher comme des grues, en plaçant le talon sous le milieu de la bottine au lieu de le laisser à sa place naturelle.

Il y a d'ailleurs, dans la cambrure du talon et dans la forme de la bottine, une question d'hygiène tout autant qu'une question de grâce et de beauté. Le corps a besoin d'être maintenu en équilibre, si l'on ne veut pas voir se produire des désorganisations souvent mortelles.

Une coquetterie mal entendue et surtout exagérée, fait souvent plus d'une victime. Et quand on recherche la cause de la souffrance et qu'on l'a trouvée, il est malheureusement trop tard pour y remédier. La mort est toujours aux aguets.

Il faut aussi nous préoccuper des toilettes de deuil qui changent également de modes à chaque saison. C'est pourquoi nous vous les indiquons au printemps et à l'automne. La *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, est toujours notre maison de prédilection et celle que nous nous plaisons à recommander d'une façon toute spéciale et toute intime aux dames en deuil. Ses tissus, exclusivement destinés

aux grands deuils, ont beaucoup de succès, de même que ses soieries noires sont également recherchées par les dames qui ne sont pas en deuil. C'est qu'à la *Scabieuse* le mot noir est tellement élégant et tellement distingué, que plus d'une jolie femme se met en deuil rien que par coquetterie et par caprice. Il faut tenir compte à la *Scabieuse* d'avoir pu résoudre ce grand problème industriel, de vendre de bonnes choses et à des prix relativement peu élevés.

Comme étoffes grand deuil nous recommandons : le *cachemiré de Paris*, le *valencias*, le *sergé laine*, le *drap de Ségovie*, la *Vigogne*, le *Radzimir*, l'*épinglé*, l'*épingline*, et la *bambazine*. Et pour robes longues : la *popeline laine*, le *granit national*, le *drap sergé*, le *drap Victoria*, la *Vénitienne*, le *velours d'Alma* et le *Barpoor*.

Comme étoffes moins deuil, il y a la *popeline de Paris*, le *velours épinglé*, le *drap d'Alma*, la *popeline de Lyon*, la *Sicilienne*, la *coteline*.

C'est principalement sur les soieries noires que nous appelons toute votre attention, car il est très difficile d'en trouver de bonne qualité parmi toutes les réclames à bon marché des magasins de nouveautés. La *Scabieuse* a fait fabriquer exclusivement pour sa maison, par Madame Alexandre Giraud, de Lyon, deux qualités extra de poul de soie noire, en 60 c., vendues 6 fr. 75 et 7 fr. 75 cent. le mètre, étoffes bien faites, d'un beau noir, et tout à fait garanties à l'usage. La *Scabieuse* a, en outre, une sorte de soie noire qui, depuis plusieurs années, a fait sa réputation. C'est le *cachemiré lyonnais*, en 63 cent. de large, et fabriqué par la maison *Bonnet, de Lyon*. Cette magnifique étoffe un peu brillante, faite avec les plus belles soies des Cévennes, se maintient bien mieux et conserve plus son éclat soyeux que les failles ordinaires. Le *cachemiré lyonnais* est de deux prix différents : à 10 fr. 50 c. et à 10 fr. 75 c. le mètre.

Les salons et les ateliers de couture que la *Scabieuse* a inaugurés avant la guerre prospèrent de jour en jour, car ils répondent aux désirs des Parisiennes et des étrangères, qui sont très heureuses de trouver des toilettes de deuil toutes confectionnées d'avance. Il y a des modèles nouveaux et charmants, et combien de belles élégantes ont adopté la *Scabieuse* pour couturière, sans être en deuil, rien que pour être habillées avec distinction et avec grâce. Voici les nouveaux modèles de la *Scabieuse*. Ils vont vous plaire, nous en sommes bien convaincue.

C'est une veste à la *hussarde*, en beau drap cuité, soutaché, avec bordure de castor kamshaka ou de skong. Le devant de la veste est orné de brandebourgs, avec fourragère posée

gracieusement sur l'épaule et tombant sur la faille.

Puis un *dolman*, vêtement très élégant, avec grandes manches en drap ou en mérinos, soutachées de dessins très riches ou artistement galonnés, avec franges de laine ou garniture de dentelle de laine doublé de soie. Pour le rendre plus riche, la Scabieuse remplace la dentelle et la frange par une bordure de fourrure.

La petite *veste française*, vêtement très simple de prime-abord, mais de très bon goût, avec dos cintré et devants croisés, avec revers de velours, de moire et de soie, et boutons de fantaisie. Ce modèle ne manque pas de cachet et de genre.

Mentionnons encore d'élégantes confections de velours (modèles édités d'hier), avec garniture de passementerie, de jais, de dentelle ou de fourrure. Et de grandes rotondes en Sicilien, faille et granit, étoffes *deuil*, doublées devant de petit gris, avec bordure de fourrure, soit castor, skong et renard argenté.

Passons aux costumes de deuil.

Pour deuil sévère, c'est une robe en cachemire Radzimir, garnie de crêpe anglais. La jupe est ornée de trois larges biais de crêpe, gradués de hauteur. Le corsage est à basques, avec gilet de crêpe et garniture en rapport avec celle de la jupe.

Pour deuil moins sérieux, des costumes en étoffe laine et soie, garnis de volants d'étoffe, avec biais de soie, ruches et franges. Ces costumes se font généralement avec une jupe ornementée de volants et une polonaise, ou bien avec une jupe-tunique et un corsage à basques.

Vous trouverez également, à la *Scabieuse*, un grand choix de polonaises brodées en vigogne, avec frange en dentelle assortie de nuance, pouvant se porter sur toute espèce de jupons.

Avec cette étoffe vigogne, la Scabieuse compose de jolis costumes de fantaisie, variés de garniture. Nous ne pouvons pas nous étendre aujourd'hui plus longuement sur la *Scabieuse*. Dans notre courrier du 1^{er} décembre, nous parlerons des chapeaux pour deuil, de la lingerie pour deuil et des bijoux de jais, ainsi que des étoffes pour toilette de dîner et de soierie. Le demi-deuil n'exclut pas le plaisir. Après avoir longtemps pleuré, il faut que les beaux yeux séchent leurs larmes et que la bouche se prenne à sourire.

La Scabieuse a aussi un comptoir très important de fourrures nouvelles. La mode tire parti de tout. Et le singe noir, le rat gondin, l'aigrette, le skong, le renard argenté, le castor et le vison sont à l'ordre du jour. L'hiver arrive à grands pas. Il faut se mettre en garde contre la hâle glaciale et

s'abriter le visage et les oreilles dans un confortable cache-nez de l'*Union des Indes*. Les belles dames n'ont pas seulement adopté les gilets, les habits et les vestes. Avec les chapeaux ronds et les chapeaux fermés qui n'en sont pas, elles vont, ni plus ni moins que les gentlemen, faire usage du cache-nez,

L'*Union des Indes* n'est pas réputée pour rien le premier comptoir de foulards indoustans, elle a fait éditer, exclusivement pour sa maison, des cache-nez nouveaux qu'on ne trouve que *rue Auber, n° 1, en face du nouvel Opéra*. Citons entre autres :

Le *Guruchal* (district entre la Chine et le Thibet), magnifique tissu composant des cache-nez brochés couleur (véritable type oriental du cachemire luxueux des Indes).

Le *Nagasaki*, très beau cache-nez blanc broché, pour dames.

Le Pékin-Twil (noir et blanc), reproduisant de très grands cache-nez, pour hommes.

Sornette (en l'honneur du comte de Lagrange), grand cache-nez rayé.

Sportsmann, cache-nez fond blanc avec bord de couleur.

Le Jokey-Club, cache-nez fond blanc avec dessins quadrillés noirs.

Et le Scherans, grand cache-nez en foulard blanc uni.

Dans notre courrier du 1^{er} décembre, nous décrirons les nouveaux crêpes de Chine et les nouveaux crêpes tures qui vont figurer pour toilettes de soirée et de théâtre, avec frange de chenille assortie.

Quoi vous dire encore?... Notre courrier des modes du jour s'est prolongé plus que de coutume; à qui faut-il s'en prendre?... A l'actualité, qui s'épanouit de toutes parts.

Remettons à quinzaine d'autres détails et parlons hygiène et beauté.

Après s'être garantie pendant la saison d'été du hâle de la campagne et du hâle de la mer, il faut maintenant braver la brise glaciale de l'hiver et se prémunir contre les gerçures qui amènent les rides. — Comment cela?... nous dira-t-on. Par les mêmes moyens qu'on a employés par les extrêmes chaleurs : par le *Lait antéphélique de Candés*. Ce lait, qui efface radicalement les taches de rousseur, la couperose et les masques de grossesse, est un véritable engrais pour les peaux fines et délicates, et les empêche de se flétrir et de se faner, en donnant au sang une généreuse activité et en le faisant circuler dans les artères. Le visage acquiert donc une grande fraîcheur juvénile sans le concours d'aucun fard. Les médecins, loin de blâmer et de défendre le Lait Antéphélique, le

conseillent au contraire par ordonnance médicale signée et approuvée. C'est vous dire toute la valeur thérapeutique de ce Lait Antéphélique, qui constitue pour le tissu dermal une eau de toilette des plus vivifiantes et des plus toniques, quand on en jette quelques gouttes, le matin, dans l'eau claire pour se débarbouiller. Quand on emploie le Lait Antéphélique comme médicament et pour enlever les taches de rousseur et la couperose, c'est tout différent, il faut en faire usage sans aucun mélange d'eau. Chaque flacon est accompagné d'un prospectus qui indique la façon de s'en servir. Il faut demander le Lait Antéphélique à *M. Candès, au dépôt général, 26, boulevard Saint-Denis*. — Mais, chère chroniqueuse, nous diront quelques lectrices, nous sommes belles et fraîches, nous n'avons pas de taches de rousseur et nous adorons les parfums.

— Qu'à cela ne tienne : vous avez la parfumerie aux violettes d'Italie, éditée par la maison Violet ; la parfumerie à la glycérine parfumée à la violette, au Portugal et au bouquet composé ; la parfumerie à l'Ilangilan, ayant les senteurs pénétrantes et aromatisées du lilas de Perse, et tous les autres produits spéciaux de la maison Violet qui sont autant de fleurs de beauté et de jeunesse, tels que : le Savon royal de Thridace, aux sucs de laitue, ayant conquis à toutes les Expositions les médailles d'or et d'honneur ; la Rosée des Abeilles, distillée dans le calice des fleurs printanières ; l'Eau de Beauté, pour les teints délicats ; la Crème de Beauté, de deux teintes, pour le jour et pour la lumière, remplaçant le Cold-Cream et étant un fard sans en être un ; la Crème Pompadour, dont la recette vient en droite ligne de Manon Foissy, et qui efface les rides en donnant au teint une fraîcheur naturelle ; la Crème de Beauté à la glycérine ; l'Eau de Cologne impériale ; le Bouquet du Jokey-Club ; le Parfum des Brises de France ; les Gouttes de violettes d'Italie ; le Foin coupé ; les Fleurs de Lis ; la Rose moussue, pour le mouchoir.

La maison Violet a des boîtes de parfumerie variée de tous ses meilleurs produits, qu'elle expédie directement à destination quand on lui en fait la commande, *boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, rotonde du Grand-Hôtel*, ou à la maison d'exportation et de gros, 317, rue Saint-Denis.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

MACHINES A COUDRE DE FAMILLE

LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu ; et 49, boulevard Magenta
(vis-à-vis la fontaine Molière.)

La *Silencieuse* est à Lyon en ce moment, et contre ses habitudes elle fait grand tapage autour d'elle, car elle est reconnue à l'unanimité comme étant supérieure à toutes les autres machines à coudre, tant par son mécanisme tellement ingénieux qu'il tient de la féerie, que par le mouvement doux et silencieux qui la fait agir.

L'exposition de la *Silencieuse*, à Lyon, a été un véritable triomphe, et nous sommes heureuse de pouvoir le constater. Il y avait des meubles charmants et nouveaux, et très fantaisistes de forme et de modèle.

Des meubles, nous dira-t-on, à propos de machines à coudre ?

Eh ! mon Dieu oui, madame, des meubles, de très jolis meubles, qui contiennent la *machine à coudre la Silencieuse*, sans que personne ne s'en doute, si ce n'est vous qui le savez. On peut donc avoir, dans son salon, une machine à coudre dans un bureau artistique, dans une jardinière, dans une table à ouvrage. Quand la *Silencieuse* veut se cacher, elle le fait avec un tact parfait, elle se dissimule si bien qu'on crie à la féerie quand on la voit apparaître. C'est pourquoi elle a excité à Lyon un sentiment de curiosité et d'admiration. Quand la *Silencieuse* se montre sous la forme industrielle de machine à coudre, elle affecte encore différentes formes élégantes et artistiques. Elle débute d'abord en acajou à partir de 225 francs ; puis elle arrive graduellement, selon le bois et l'ornementation à des prix plus élevés, tout en ayant le même mécanisme, tels que : palissandre, 310 fr., avec serrure argentée ; tuya et ébène, 325 fr., avec serrure argentée ; ébène incrusté doré, 400 fr. ; meuble italien (Kusinger), 500 fr. ; chêne sculpté, 475 fr.

Mais la *Silencieuse* de 225 fr. est tout aussi bonne travailleuse que la machine de 500 fr., et elle exécute tous les travaux qu'on veut accomplir avec le concours intelligent de guides réguliers qui ont mission d'ourler, de froncer, de plisser, de faire les coutures rabattues et de poser les garnitures. Un nouveau guide pose la dentelle en ourlant. Un autre dirige le travail sans tenir l'ouvrage ; enfin il y a un guide qui trace et qui fixe les biais de satin, et tout cela sans aucun bruit. Si tous ces différents guides étaient des ouvrières, ce serait une brouhaha à ne plus s'y enten-

dre, tandis que chaque guide exécute sa tâche sans le moindre effort. Il a aussitôt fini qu'il a commencé, et il a fait en cinq minutes seulement ce qui demanderait un travail manuel de deux heures.

La *Silencieuse* s'est encore adjoint un véritable artiste désigné sous le nom de *brodeur* ou de *cousu-brodeur*, avec lequel on fait des applications de broderie de Saxe, de broderie de Flandres et de guipure de Venise.

Mais pour que la *Silencieuse* soit authentique et qu'elle réunisse toutes les qualités industrielles que nous venons d'énumérer, il faut qu'elle soit signée *Pollack, Schmidt et Cie* et contresignée de *Lévi Poullien*, l'ingénieur mécanicien de la véritable *Silencieuse*, car il y a de fausses *Silencieuses* qui se parent des plumes du paon, comme des parasites qu'elles sont. Toute la rue Richelieu en est parsemée, et jusqu'à ce qu'on arrive au n° 30, en face la fontaine Molière, on rencontre de droite et de gauche de soi-disant *Silencieuses* qui battent la grosse caisse, qui ont été fabriquées n'importe où, qui n'ont pas la signature rigoureusement exigible et qui battent la mesure en fausset, ne pouvant pas suivre la marche harmonieuse et régulière de la *Silencieuse* qui est exposée à Lyon. Méfiez vous donc de toutes les contrefaçons et de toutes les *Silencieuses* qui ne sont pas au n° 30 de la rue Richelieu, en face la fontaine Molière, car elles ne vous rendraient aucun des services que vous seriez en droit d'attendre d'elles.

Ce sont de fausses *Silencieuses*, n'ayant pas le droit de signer *Pollack, Schmidt et Cie*, qui est la marque de fabrique et le sceau infailible de la véritable *Silencieuse*.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

MOSAÏQUE ROSES

DES COSMÉTIQUES AU POINT DE VUE DE L'HYGIÈNE
ET DE LA BEAUTÉ.

Tel est le titre d'une série de conférences que M. le docteur Constantin James vient d'inaugurer dans la *Salle du Progrès* de la cité du Retiro. Il passera aussi successivement en revue tout ce qui touche à l'hygiène et à la beauté, et consacra une étude toute spéciale aux cosmétiques, indiquant avec le même soin ceux dont il faut s'abstenir et ceux dont on doit savoir user. Or, quel autre mieux que le célèbre auteur de la *Toilette d'une Romaine*, était en mesure d'aborder un sujet tout à la fois aussi délicat et aussi gracieux ?

Nos lectrices apprendront avec plaisir que M.

Constantin James a bien voulu instituer la *Gazette Rose* le moniteur de son cours. Nous en commencerons la publication dans notre prochain numéro.

A l'extrémité de l'avenue des Champs-Élysées, est un hôtel, l'avant-dernier du côté droit, qu'habitaient le duc de Frias et sa jeune femme, toutes les fois qu'ils venaient à Paris. C'était leur pied à terre, charmante demeure confortablement meublée et qui fut bien souvent le rendez-vous du plus beau monde, un monde composé de beaux noms et de grands talents artistiques et littéraires. Que de jolies réunions eurent lieu à ce premier étage dont les croisées regardent l'Arc-de-Triomphe, que de joyeux diners, d'aimables conversations et de brillants concerts. On avait annoncé pour les derniers jours de l'automne le retour des hôtes de cet hôtel ; le duc de Frias avait résolu de passer l'hiver à Paris avec sa jeune femme. Ce projet ne se réalisera pas. Un malheur immense a frappé le duc. La jeune duchesse de Frias vient de mourir. Elle est morte dans la période la plus brillante de sa vie et entourée de tous les éléments sur lesquels peut se fonder le bonheur.

Mme la duchesse de Frias était fille de Balfe, le célèbre compositeur anglais, l'une des plus belles organisations artistiques qui se puissent rencontrer et mort lui-même l'année dernière en Espagne.

Balfe était un homme d'un mérite supérieur. Le grand monde, en l'accueillant, ne rendait pas seulement hommage à ses talents, mais à sa valeur individuelle. C'était un gentleman dans la véritable acception du mot. De grands honneurs sont rendus à sa mémoire. Dublin s'occupe de lui ériger une statue. Un mausolée lui est consacré dans l'abbaye de Westminster, sur lequel sera posé un médaillon de marbre qui a été exécuté par un célèbre sculpteur belge.

Enfin, la corporation des artistes dramatiques anglais a fait une souscription pour lui consacrer une autre statue qui sera placée dans le vestibule du théâtre de Drury-Lane, où furent joués la plupart de ses opéras, et notamment la *Bohémienne*. Dans ce vestibule de Drury-Lane, il y a quatre niches, dont une seule est vide, les trois autres sont remplies par Shakespeare, Garrick et King ; la quatrième, selon toute probabilité, sera pour la statue de Balfe, dont les fonds sont déjà réalisés.

Les festivals populaires du Châtelet annoncent

leur réouverture pour le dimanche 17 novembre, à deux heures. L'immense succès qu'ont en ces fêtes musicales l'hiver dernier, nous dispense cette année de tout éloge. Le chant, comme l'an passé, alternera avec les œuvres instrumentales, classiques et modernes.

M. de Besselièvre a l'intention de faire une large part, dans ses programmes, aux jeunes compositeurs de l'École française.

A propos des bouquets de Mme Duluc, l'aimable et intelligente fleuriste qui a succédé au jardinier Alphonse Karr, il nous revient de Nice, qu'à l'occasion de la Sainte-Eugénie, Mme Duluc a reçu de Paris la commande d'un volumineux bouquet de violettes de Parme, mesurant un mètre de longueur sur 45 centimètres de largeur, que l'élite du commerce de Paris va envoyer à l'ex-impératrice, à Chislehurst, par une députation spéciale.

Au milieu du bouquet de violettes blondes et parfumées, il y a cette inscription tracée en lettres de petits boutons de roses blanches : « A Sa Majesté l'Impératrice Eugénie ». Cette même députation s'est déjà rendue l'année dernière auprès de Sa Majesté l'Impératrice, à l'occasion de sa fête.

Paris est en ce moment rempli d'étrangers

A certaines heures du jour, on dirait, des rues qui enveloppent le nouvel Opéra, un quartier de Londres ou de New-York. Saint-Jeames ou Broadway ; c'est un rendez-vous, le soleil donnant, de monde cosmopolite, de dames américaines ou anglaises qui sont appelées là, par les magasins, les hôtels, les buffets, et les divers offices de renseignements à l'usage du tourisme maritime et continental.

On a bien raison de dire : l'océan parisien. Que de découvertes en effet peut y faire le chercheur, que de choses et d'individualités oubliées, que le hasard vous y fait trouver !

La Comédie-Française a fait à Mme Sarah Bernhardt, pour ses débuts, l'honneur de la reprise de « Mlle de Belle-Isle », une des plus vives et des plus spirituelles comédies d'Alexandre Dumas, et dans laquelle Mlle Mars, en 1839, fit une ses dernières créations.

Il y a dix ans, Mlle Sarah Bernhardt, au sortir du Conservatoire, fit sur notre première scène, dans « Iphigénie » et dans « Valérie » un début qui,

il faut le dire, ne semblait pas révéler chez la jeune artiste le talent dramatique qu'elle a heureusement développé depuis au théâtre de l'Odéon qu'elle vient de quitter; elle a obtenu de brillants succès dans les premiers rôles de drame et de comédie; en dernier lieu, le personnage de la reine dans « Ruy-Blas » lui valut des applaudissements mérités. Cependant, l'autre soir, elle ne nous paraît pas avoir été, dans le personnage de Mlle de Belle-Isle, tout à fait à la hauteur de cette réputation acquise sur l'autre rive. Était-ce l'émotion qui, aux trois premiers actes, semblait ne lui pas permettre le développement complet de son jeu, et enlevait à son organe, d'ordinaire si net et si correct, quelque chose de son attrait ? Nous ne savons. Elle a eu cependant, à la fin du troisième acte, une vivacité d'émotion fort applaudies, et la grande scène du cinquième acte a été fort bien rendue. M. Bressant joue Richelieu avec son élégance et sa sûreté de diction habituelles, mais peut-être pourrait-on lui souhaiter plus de légèreté. Mme Croizette, qui abordait pour la première fois le rôle de Mme de Prie, y a mis une grâce enjouée et une coquetterie de bon goût. Les autres rôles sont bien tenus par MM. Febvre, Chéry, Prudhon et Mlle Pauline Granger. Le spectacle était complété par « Histoire ancienne et le Dernier Quartier » avec MM. Got, Garraud, Mmes Marie Royer et Lloyd.

Le second début de Mlle Sarah Bernhardt doit avoir lieu dans Junie de « Britannicus ». M. Mounet-Sully jouerait Néron, et Mme Arnould-Plessy Agrippine. On annonce pour le milieu de la semaine prochaine la première représentation « d'Hélène », comédie de M. Pailleron.

Dimanche, journée de la Saint-Hubert, malgré les vents légèrement ressuyants, les invités de M. le vicomte Paul de Maillard se trouvaient, de grand matin, au rendez-vous fixé au carrefour des Huttes; on avait un ragot au rapport. L'animal, lancé au buisson du Plessis, se dirigea d'un trait par les bois des sapins et la Grande-Caille, pour gagner les ventes de Bourgogne, où il tenta une première fois de tenir les abois. Mais, bientôt contraint de repartir, il se précipita, tête baissée, à travers le fort, avec une vigueur qui prouvait surabondamment qu'il n'était pas encore à ses fins. Le courre dura plus d'une heure encore et, après un hallali courant de quelques minutes, le ragot faisait ferme et blessait deux chiens. Une balle, fort heureusement pour la meute, mit fin au combat. Assistaient à ce laisser-courre, habilement mené par La Feuille, MM. le comte Auguste

de Maillard, le baron de Crampert, vicomte de Bois, Saint-Lys, vicomte de Pisselt, marquis de Morreville, etc., etc.

**

M. Foulques, marquis de Pontèves-Sabran, capitaine au 86^e de ligne, fils de Joseph, comte de Sabran-Pontèves, et de feu la comtesse, née Bonne de Pons, vient d'épouser, à Montpellier, Mlle Marie-Huberte Maissiat de Ploenniers, fille du général de division.

Le prince Jules Borghèse, fils du prince Marc-Antoine, chef de la maison Borghèse et de la princesse née Thérèse de la Rochefoucauld-Estissac, a épousé, à Rome, donna Marie Torlonia, fille du prince Alexandre Torlonia, chef de la branche cadette de la famille Torlonia, honorée du titre de duc romain en 1809. La mère de la future est une Colonna-Doria et non une La Rochefoucauld, comme l'ont dit les journaux, qui l'ont confondue avec la mère du prince Jules Borghèse.

On annonce aussi les mariages de :

M. Albert Faure, avec Mme veuve Jules Vernes, fille du feu baron Louis Obercampf.

M. Emile-Auguste d'Augicourt, fils de Marie-Jean-Prosper d'Augicourt et de Joséphine-Benoîte Bourguilhaut de Nerhervé, sa veuve, avec Mlle Thérèse-Hortense Boiron.

M. Alphonse-Théodore de Couet de Lorry, fils du baron Charles-Théodore-Suzanne de Couet de Lorry et de la baronne, née Marie-Françoise-Ernestine Dejeune, sa veuve, avec Mlle Marie-Adrienne Ory, fille de Gustave Ory et de Marie-Arsène Lapeyrière, sa veuve, au château de Bannoy (Côte-d'Or).

M. François-Henri-Gustave Limbourg, préfet des Bouches-du-Rhône, fils d'un président honoraire de la Cour de Nancy, avec Mlle Jeanne-Adélaïde-Elphège Pericaud de Gravillon, fille d'un colonel d'état-major en retraite.

M. Yves-Théophile Jégou d'Herbeline, fils d'un inspecteur général des ponts et chaussées, avec Mlle Marie Eléonore de Messey, fille du vicomte et de la vicomtesse, née Laure Doublard du Vigneau, au château de Loucherai (Maine-et-Loire).

Mlle Anne-Marie-Gabrielle-Amélie Portalis, fille de la baronne douairière Jules Portalis, vient de mourir à l'âge de dix-sept ans.

**

Le petit proverbe de Mme George Sand, représenté jeudi dernier, est un pastiche assez bien imité de ces productions légères et si spirituelles dues à la plume élégante d'Alfred de Musset, et que Mme Allan et M. Brindeau mettaient à la

mode il y a vingt ans au Théâtre-Français. Ces œuvres-là ne s'analysent pas, ce sont des conversations charmantes quelquefois, agréables toujours, et qui tirent aussi une grande part de leur mérite par la façon dont elles sont interprétées. M. Larochelle et Mlle Germa, bien secondés par Mlle Derson, ont droit à des éloges et de la part du public qui les a applaudis, et de la part de l'auteur qu'ils ont fait valoir.

La reprise des « Inutiles, » cette comédie qui fit courir tout Paris il y a quatre ans, et qui mit M. Cadol en vive lumière, a été très brillante. La fable si simple autour de laquelle se déroule l'action est toujours sympathique et attachante, une larme furtive y côtoie une gaieté de bon aloi, et la pièce a retrouvé son ancien succès ; puisse-t-il être durable et productif !

L'interprétation est fort bonne, et plusieurs artistes, M. Larochelle en tête, faisant comme comédien ses adieux au public, ont, pour cette solennité, repris avec avantage les rôles qu'ils ont naguère si dignement créés.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 35

PREMIÈRE FIGURINE. — Costume en satin de laine vert de mer ; la première jupe a trois plissés de huit centimètres posés à distances égales et surmontés d'une passementerie *marabout*.

La tunique se termine par cette même passementerie. Manteau de velours ayant une pèlerine ouverte derrière avec des revers, puis un capuchon doublé de satin noir qui se termine par un nœud à longs bouts en satin ; tous les bords de ce vêtement sont brodés en soie plate et garnis d'une frange à glands. Chapeau rond en velours noir orné de rubans vert de mer et d'une aigrette noire.

Vingt-cinq mètres pour la robe, quatre mètres de velours pour le vêtement.

DEUXIÈME FIGURINE. — Costume en velours *trame*, couleur *lie de vin*. La première jupe est garnie d'un haut volant froncé et à tête, haut de 40 centimètres. La tunique est dentelée sur tous ses bords, et du pied de ces dents s'échappe une frange à grille ; le corsage à revers et col marin, les basques et les revers de manches sont tout simples ; la largeur de devant est indépendante de celle de derrière, relevée en pouff. Chapeau à diadème en velours assorti à la toilette, avec plumes de même nuance ; barbes en dentelles noires et roses thé.

Le velours étant étroit emploiera bien vingt-cinq mètres.

Pour les articles non signés

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.